

ElectriCity

Pascal Jaquet et Jean-Yves Pidoux

ANTIPODES

Collection Vagabondage

Parution septembre 2023

Bomber les armoires électriques lausannoises

Jean-Yves Pidoux

Ménages, entreprises, commerces : tous ou presque consomment de l'électricité. Pour en disposer, ils sont connectés à un réseau électrique. La mission des compagnies de distribution d'électricité, qui doivent assurer la sécurité de l'approvisionnement de leurs client·e·s, est de les alimenter en permanence. Pour ce faire, des dispositifs techniques sont nécessaires, au nombre desquels des câbles et des lignes, mais également des équipements de transformation du courant électrique : celui-ci est « transporté » en haute tension sur de longues distances, il est localement « distribué » en basse tension.

La plupart des équipements de transformation en basse tension sont situés en ville, et beaucoup sont sur le domaine public. Disséminées sur le territoire urbain, ces « armoires électriques » ne paient en général pas de mine. Ce sont des parallélépipèdes rectangles bien ordinaires, de couleur volontairement terne, et dont la seule visibilité est due aux tags qu'ils arborent.

Les équipes techniques des entreprises de distribution sont préoccupées, en tout premier lieu, de la fiabilité de leurs équipements. Les armoires réparties dans la ville constituent pour elles autant de points sensibles, qu'il s'agit de protéger de toutes sortes d'aléas : si l'on peut à la rigueur tolérer du sprayage ou des affiches collées à la va-vite, il faut en tout cas éviter toute déprédation et craindre en particulier toute intervention qui fragiliserait l'enveloppe et permettrait l'accès à l'intérieur de la boîte, sous tension. D'où l'insistance sur la nécessaire robustesse de ces armoires et la fiabilité de leurs serrures, d'où aussi toutes sortes d'avertissements et de menaces, dont la moins pittoresque n'est pas celle, à l'humour tout britannique, qui menace les imprudents vandales d'une mort immédiate par électrocution, suivie d'une amende de quelques dizaines de livres sterling.

Lorsque, élu en 2006 à la Municipalité de Lausanne et reprenant la responsabilité des Services industriels, je suis entré en fonction, j'ai été frappé par le nombre de ces équipements parsemant le territoire urbain, qui n'avaient guère attiré mon attention jusque-là. Tout m'a surpris : que, rien qu'à Lausanne, il y en ait des centaines ; que ces armoires soient toutes, peu ou prou, des éléments critiques de la distribution d'électricité ; qu'elles soient délibérément de couleur terne ; que les urbanistes et les personnes chargées de la préservation du patrimoine s'accommodent de ces parallélépipèdes dénués de toute grâce et certainement peu patrimonialisables ; qu'elles aient été néanmoins utilisées comme des surfaces disponibles pour une expression politique ou juvénile. Il n'y avait pas de réflexion ou d'action qui tente de faire converger ces paramètres si hétérogènes. Je me suis demandé si l'on ne pourrait pas utiliser ce mobilier urbain pour colorer un peu la ville, pour protéger ces équipements sensibles en les rendant visibles plutôt qu'en espérant qu'ils restent inaperçus. Et, fort de ma sympathie pour les graffitis, peu avouable et peu partagée au sein des autorités, je me suis dit que l'on pourrait tenter de mettre en valeur des créativité non instituées. Je continue à trouver étrange que l'on qualifie notre période de « jeunisme ». En réalité, la jeunesse est à la fois placardée (sur des affiches publicitaires bien propres et photoshopées) et mise au placard (au sens où les jeunes sont souvent considérés comme des éléments perturbateurs dans un espace public qui s'avère être élaboré contre plutôt

qu'avec et pour elles et eux).

Manifestement, je n'ai pas été le seul à me poser ces questions. Le curieux phénomène de « sérendipité » a agi en l'occurrence, et maintes autres villes ont, à peu près en même temps, avancé des mesures analogues à celles que je suggérais à Lausanne. Il vaudrait peut-être la peine de faire une généalogie et une comparaison de ces réalisations. En tout cas, à Lausanne, les discussions internes ont été nourries : les équipes techniques souhaitaient surtout éviter que ces points critiques du réseau de distribution ne souffrent de déprédations plus sérieuses que celles, insultantes souvent mais presque toujours bénignes, infligées par les tags, les graffitis et la colle de poisson. En revanche, et toujours au sein des Services industriels, d'autres cherchaient à rendre visibles et attractives leurs activités : les formateurs et formatrices rappelaient que les métiers techniques souffrent d'un déficit d'image qu'il s'agissait de combler ; les commerciaux s'alarmaient ou se réjouissaient de la prochaine ouverture des marchés de l'électricité à la concurrence et cherchaient des vecteurs de visibilité et de différenciation. En dehors des Services industriels, urbanistes et architectes étaient pour le moins réticent-e-s : les responsables du domaine public craignaient que des œuvres effectuées par des non-professionnels ne déparent l'environnement urbain, en particulier dans les quartiers dits historiques. En revanche, les responsables de la politique de la jeunesse voyaient d'un bon œil la possibilité pour des jeunes de conduire des projets sur le domaine public.

Sensible à l'ensemble de ces arguments, j'en ai conclu que dans un contexte urbain où le bâti est si dénué de variations chromatiques, l'utilisation de ces équipements bien distribués dans la ville était une chance. De plus, soucieux de favoriser la formation préprofessionnelle et professionnelle, et bien averti du fait que l'institution scolaire n'est pas toujours la meilleure voie pour des adolescentes et adolescents auxquels la terminologie contemporaine réserve le diagnostic de « neurodiversité », mais aussi fier d'avoir hérité et développé un centre de formation d'apprentissage, je voulais assurer des liens entre l'école et le monde post-scolaire.

Peut-être se le rappelle-t-il mieux que moi ? Pour ma part, je n'ai pas de souvenir précis de la manière et du moment de ma prise de contact avec Pascal Jaquet, dit « Sapin ». Je le connaissais de réputation, par des connaissances communes, savais qu'il avait commis quelques remarquables graffitis en ville de Lausanne, qu'il manifestait une humeur salutairement ombrageuse à l'égard des autorités – dont j'étais... Je savais encore qu'il était actif professionnellement au sein du COFOP (Centre d'orientation et de formation professionnelles), qui constituait pour moi un des liens précieux entre l'école et la post-scolarité, en particulier pour des jeunes n'ayant pas suivi les parcours scolaires usuels. J'ai délégué les premiers travaux d'approche de l'ensemble des « parties prenantes » au Service de l'électricité – sachant que, sans sa collaboration et sans que les équipes techniques ne surmontent leurs réticences initiales, rien n'avancerait. Un adjoint particulièrement diplomate, à l'égard duquel je voue une grande reconnaissance, a assuré les premiers contacts, tant à l'interne qu'avec les services d'urbanisme et d'architecture, avec le délégué à la jeunesse, avec le COFOP. On a là un exemple de plus de la vérité selon laquelle les personnes qui détiennent le pouvoir seraient bien démunies pour l'exercer s'elles n'étaient pas entourées d'équipes loyales...

Après une lente mise en place, les choses se sont accélérées. Le site Internet des Services

industriels recense désormais des dizaines d'armoires électriques mises en valeur par les jeunes du COFOP. Elles parsèment le territoire lausannois et celui des communes avoisinantes. Année après année, des jeunes, apprenti·e·s ou préapprenti·e·s sont associé·e·s à l'élaboration de projets de décoration qui sont examinés sans hostilité par des comités désormais acquis à l'idée de ces interventions en ville. De proche en proche, des artistes individuels prennent le relais. Ainsi se constitue, en un étrange chaos ordonné, un réseau de balises multicolores ; ainsi des jeunes réalisent des projets qui leur permettent de s'approprier des bouts de ville autrefois invisibles et de manifester leur présence à travers des œuvres joyeuses, fâchées, décalées, sarcastiques, au mauvais goût délibéré ou à l'imagination surprenante.

Émergent ainsi des points d'accroche visuels, reliés par une cohérence - celle des boîtes et de leurs dimensions standardisées, celle des interventions au style aléatoire mais qui sont toujours des accroches multicolores. Et apparaît le contraste avec le gris-beige des armoires laissées telles quelles, et plus généralement avec les tonalités du bâti urbain. Contraste aussi avec les couleurs verticales, haut-placées et clinquantes des affichages publicitaires. Cette hybridité entre l'œuvre et le graffiti, entre l'élaboré et le jeté, entre le style sûr et l'à-peu-près, me semblent convenir à l'espace urbain. Celui-ci, les urbanistes le savent, est à la fois planifié et aléatoire, dans toutes les villes qui ne se sont pas faites en un jour - c'est-à-dire dans toutes les villes.

Ces œuvres rappellent l'existence d'un réseau électrique, omniprésent mais largement souterrain. Elles suggèrent des parcours ramifiés, pour celles et ceux qui ont envie de découvrir le rhizome des postes de transformation labellisés COFOP. *ElectriCity* veut faire l'histoire et décrire l'espace de ces contributions. Il veut faire en sorte qu'on les voie et qu'on les reconnaisse, à tous les sens du terme : qu'on les repère, qu'on leur attribue une existence et une familiarité, qu'on leur exprime une certaine gratitude. Il contribue à la mise en évidence du paradoxe relevé par une de nos interlocutrices du COFOP : ces armoires décorées sont à peine visibles des passants, et pourtant elles impriment une légère marque sur la ville.

Quelques Traces pour conclure

Jean-Yves Pidoux

« Laisser une trace ». L'expression, souvent utilisée à propos des interventions des jeunes du COFOP, est ambiguë et tant mieux, car cette ambiguïté renvoie à des significations multiples.

Qui laisse des traces ? Les adeptes d'énigmes, les consoeurs et confrères prévoyant·e·s d'un jeune Petit Poucet urbain, habiles à semer les cailloux blancs qui permettront de se repérer dans la jungle de la ville ? Des coupables potentiels qui ne parviennent pas à effacer des signes de leur passage, lorsqu'ils commettent un méfait ? Des usagères et usagers de la ville qui revendiquent une reconnaissance ? Des créatrices ou créateurs qui marquent un univers de leur empreinte ? Ou, au contraire, de négligent·e·s occupant·e·s de l'espace urbain, incapables de ne pas y laisser des signes de leur présence incommode ?

Selon les points de vue, l'une ou l'autre de ces interprétations prévaudra. Car une trace est non seulement laissée, elle est perçue. Par qui l'est-elle ? D'habiles détectives percevant les traces les plus infimes réparties au hasard de la ville ? Des philosophes utopistes, qui y voient la prescience d'un monde meilleur ? Des visiteurs de passage qui se remémorent des souvenirs aléatoires ou marquants ? Des citoyens enthousiasmés ou au contraire exaspérés par les signes disséminés dans l'espace urbain ? Des historiens et historiennes en recherche d'indices témoignant de continuités ou de ruptures, des sociologues en quête de signes particuliers qui expriment des significations générales, des urbanistes compileurs du bâti et du paysage urbains ?

Les tags « cochent toutes ces cases ». Lorsqu'ils sont repérés, ils aident à organiser l'espace de la ville. L'illégalité leur est consubstantielle – et même quand l'autorité se résigne à les autoriser, voire à les encourager, ils restent rebelles, présentent toujours un zeste d'indiscipline et de désobéissance. Les graffitis peuvent être autant délibérés qu'improvisés, ils sont une interprétation ouverte de l'espace urbain. Leur variété, leur jeu avec les formes et les couleurs, l'imagination – et donc l'énigme et la surprise –, tout cela appartient au registre de l'art et à ce que l'on pourrait appeler la chromatisme de la ville.

De leur côté, les jeunes sont content·e·s d'avoir fait apparaître un peu de leur talent, de leurs goûts, de leurs identités et de leur existence dans des signes qui parsèment la ville. Les artistes professionnels reconnus, pour leur part, bénéficient de surfaces qui, même contraintes, leur offrent des espaces d'expression bien plus accessibles au public que celles des circuits des galeries ou des musées. Les Services industriels se rendent plus visibles au moment où ils mettent à disposition des supports qui auparavant se fondaient dans le gris et le terne.

Des traces existent donc bel et bien, témoignages de nouvelles forces et vitalités, de leur inscription dans la ville. Elles l'ornent, et la commentent.

Mais elles ne sont pas indélébiles : elles restent précaires, elles s'estompent. Même matérielles, même répertoriées, même soignées, elles oscillent entre apparition, présence, dégradation, réparation et disparition. Les lectrices et les lecteurs de cet ouvrage, et particulièrement celles et ceux qui suivent les itinéraires proposés, éprouveront combien la ville change. Des armoires décrites ici ont parfois meilleure apparence que sur les photos publiées, parce qu'elles ont été réparées ; mais elles pourraient aussi perdu de leur éclat, avoir été taguées, voire avoir changé de place ou même disparu au gré de l'extension ou du déplacement des réseaux électriques ou multimédia. En tout cas, toutes sont vouées à subir l'outrage des ans et de la pollution. Le mobilier urbain est aussi peu immobile, qu'intemporel.

La trace n'est donc ni pérenne ni inamovible. Clémence Lehec et Laurent Matthey évoquent à juste titre la notion de palimpseste. Les signes initiaux disparaissent, sont recouverts ; lorsqu'ils demeurent, c'est sous une forme usée, tronquée, floutée. On les reconnaît, mais ils ne sont pas ce qu'ils étaient au moment de leur conception et de leur apparition.

Aucune ville ne s'est faite en un jour, disions-nous en introduction, en rappelant le célèbre poncif décrivant Rome. Mais les villes qui se font peu à peu, pour continuer à se faire, se défont aussi en permanence. C'est ce que nous apprennent ces œuvres dont la vie diffère de celle du bâti qui les entoure. Tags et graffiti sont l'indice pérenne de la non pérennité de ce qui dure autour de nous. Ce petit ouvrage a été conçu pour rendre compte de leur longévité et de leur précarité. Il rend hommage à leur durable évanescence.

Table des matières

Bomber les armoires électriques lausannoises

Jean-Yves Pidoux

Toile urbaine

Pascal Jaquet

10 10 COFOP

Pascal Jaquet

Cahier photographique

Trois balades suivant le courant d'art

Pascal Jaquet

Profaner la ville

Clémence Lehec, Laurent Matthey

Quelques traces pour conclure

Jean-Yves Pidoux